

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 26 NOVEMBRE 1898.

No. 199

SOMMAIRE :

ADOLPHE LAMARCHE

Adolphe Lamarche, [à suivre] *Vieux-Rou-**Ab augusta per angusta.*

ge — Le Culte : Autrefois-Aujourd'hui, Souvenirs *Tout-Ainsi* — Les exemptions, *Libéral*. — M. David et L'Union, *Télès Faure*. — A travers les journaux, *Rigolo*. — En mer *Paul Bonnain*. -- Le guillotiné par persuasion, *Eugène Chavette*.

Sainte-Beuve dit un jour à Ernest Legouvé : " — Je ne parle jamais d'un homme tant que je n'ai pas trouvé le point central de son œuvre, le trait dominant de son caractère. Voilà pourquoi j'ai tardé à vous prendre pour sujet d'étude ; je ne voyais pas clair en vous ; aujourd'hui je puis commencer, je vous tiens."

— Eh bien, lui répondit Legouvé, puisque vous me tenez, dites-moi donc ce que je suis, définissez moi à moi-même.

— Rien de plus simple : ce qui est frappant en vous, c'est l'unité de votre vie. Vous avez suivi des routes assez diverses, mais vous avez toujours poursuivi le même but. Dès votre jeunesse, vous vous êtes fait votre plan d'existence, comme un acteur dramatique fait son plan de pièce, et vous avez marché d'un pas ferme, d'un regard assuré, sans vous laisser prendre aux dis-

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

tractions du chemin; vous êtes le fils de votre volonté.

Legouvé se mit à rire et lui dit :

— Voilà, certes, un portrait fort avantageux! Parti d'un observateur aussi sage que vous, il y a de quoi chatouiller mon amour-propre. Par malheur, ce portrait a un grand défaut, c'est de ne pas ressembler du tout . . .

.....

Il y a quelques jours, nous abordions un intime du Dr Lamarche, par une demande de renseignements sur certaines parties de la carrière de ce distingué compatriote.

— Qu'en savez-vous déjà et quelle est votre conclusion sur l'ensemble? nous fut demandé.

Un franc éclat de rire accueillit notre réponse. Il paraît que notre portrait, bien que riche en couleurs, avait, lui aussi, le grand défaut; mais dans notre cas il y avait injustice pour l'objectif. L'ami nous raconta ces quelques faits, que nous ne faisons qu'habiller sans y mettre grand'façon, connaissant les goûts du docteur.

Le Dr Lamarche est né à Montréal, il y a un peu moins de cinquante ans. Il en compte déjà vingtsept de pratique, et quand vous saurez à quelles épreuves il a été soumis, vous serez étonné de le voir si vigoureux, ayant l'air encore si jeune.

Après quelques années d'études à Terrebonne, il vint compléter son cours au collège de Montréal. A peine sorti de cette institution, obéissant au "Dieu le veut!" lancé par l'archevêque Bourget, il se faisait zouave, partait avec le premier détachement, était de toutes les étapes, campait successivement sur les principaux points du théâtre des hostilités, donnait

de l'entrain et de gâté à tous, puis revenait se livrer à l'étude de la médecine, plus riche en expérience, mais aussi pauvre que s'il eut à payer tous les frais de la guerre.

Ici se passe un incident bien typique.

Le major, un Français, lui découvrant la bosse administrative, le sacra caporal d'ordinaire avec mission de nourrir et entretenir ses hommes . . . avec huit sous par jour pour chacun. On voit d'ici la posture du docteur, qui est bien le plus piètre budgétier que Jéhovah ait rêvé. Ça marcha de hue et de dia pendant un certain temps; personne ne mourait littéralement de faim; alors survint un événement qui faillit être une catastrophe. Voici.

Qu'on soit à Rome ou à St. Canut, il y a partout un 24 juin, c'est-à-dire une "St. Jean-Baptiste," et ça prend un Canadien bien chiche pour ne pas oser un petit extra ce jour-là. C'est ce que se dit le docteur qui, sans plus *généraliser*, comme disent les gens de Laval, acheta, au prix de 15 francs, une petite barrique de vin qu'il distribua à tous ses guerriers. Du coup, il y eut déficit, un de ces déficits qu'aucun artifice du budgétaire ne peut masquer.

Ce fut grand bruit dans l'exécutif, perturbation générale dans l'administration, chassé-croisé de rapports, ce que voyant, dégoûté et ahuri, le docteur remit ses galons et ses livres, puis nous reuint.

C'est alors que s'établit le lien d'amitié entre lui et le Dr N. Lafard, une autre gloire de la profession médicale au Canada mais c'est beaucoup plus tard qu'il vit, pour la première fois, cette bonne figure si intelligente et si réjouissante de son ami Christin, d'Ottawa, qu'en cercle intime on appelle "notre Béranger."

Les "Caps de Tourmente" devenant de

plus en plus difficiles à tourner dans la future métropole du Canada, M. Lamarche, qui en était à sa deuxième année d'études médicales, partit pour l'ouest américain, résolu à ne s'arrêter qu'à l'instant où l'escarcelle serait à sec. Il faut croire qu'il marcha vite car ce fut à Vienna, en plein Michigan, qu'il planta sa tente et dépaqueta ses peu encombrantes Pénates.

Il était, à la vérité, grand temps d'arrêter : il ne restait plus que trente sous. Le premier engagement dans le *struggle for life*, là-bas, se présenta sous la forme d'un achat de lampe. Pour trente sous, le docteur pouvait avoir une lampe sans huile ou de l'huile sans lampe. Situation grave et complexe . . . Heureusement, le lendemain, l'extraction de deux dents vint rétablir l'équilibre du budget et faire espérer que de beaux jours luiiraient encore pour . . . Shaunard et la France.

Rendons cette justice au docteur, que contrairement à la manie des découvreurs de pays nouveaux, ou à peu près, il ne se demanda pas si Vienna ne reposait pas sur l'emplacement du Paradis Terrestre bien qu'il y eut dans la région des serpents aussi nombreux et aussi agressifs que les enfants d'Abraham. Ah ! les satanés serpents . . . d'un sans-gêne et d'une agilité à vous tenir sans cesse en éveil. Sur les chaises, au plafond, sous les lits, partout et surtout sous les pattes des chevaux qui en avaient une peur mortelle . . .

Or, il fallait parcourir jusqu'à cinquante milles pour se rendre aux malades qui, sans jeu de mots, étaient clairsemés. Que de fois le docteur fut désarçonné, à cause de ses aspics qui se dressaient à tout moment sur le *trail*. Jamais toutefois, il ne fut déserté par l'intelligente bête qu'il avait eu la bonne fortune d'acquérir dès son arrivée.

Dans ce pays à moitié sauvage, il eut deux grands amis : l'étude et un brave curé auvergnat, sorte de providence égarée par là. Que d'heures passées en tête-à-tête avec ses livres, loin des bruits qui accaparent, des amusements qui sollicitent. C'est alors qu'il a puisée cette science si étendue dont il est devenu l'un des maîtres reconnus.

A suivre.

VIEUX-ROUGE.

LE CULTE

AUTREFOIS - AUJOURD'HUI

SOUVENIRS

Mon cher directeur,

Je n'ai pas l'intention d'accaparer toutes vos colonnes et de vous dire tout ce dont je me souviens.

Dans la paisible campagne qui a eu l'honneur de me voir naître les mouvements étaient aussi rares qu'au sein du Cabinet de Québec. C'était d'un tranquille ! . . .

Pour toutes grandes réjouissances nous avions les grands jours de fêtes de l'année.

Le jour de l'an, — ça c'est la fête à tout le monde — et c'était d'une solennité touchante. La bénédiction paternelle ouvrait l'année, c'était la premier cadeau, ensuite les baisers de notre mère, et le reste . . . fallait nous voir le soir.

Ensuite, Pâques, la fête des grands, le décosmège, le joli Soleil, les sucres et les petits moutons, tenez c'était d'un tendre ! . . .

Puis, la grande procession de la Fête-Dieu.

Le jour où tout le monde étrenne, les fillettes sont plus jolies, les grandes plus pimpantes, les garçons plus gais, les hommes mûrs se reposent des semences et l'été bat son plein. Moi j'ai quasi toujours servi comme enfant de chœur, et fallait que je me tinses les yeux baissés pour ne pas voir tout cela que je regardais avec tant de joie ; tant pis, je les ai vues, ces jolies choses et je ne les regrette pas.

Après cela, la messe de minuit. Voir le petit Jésus tout gelé, tout rose, dans une petite crèche dans une grande église..... Enfin, qui n'a pas vu cela et pourquoi tant en parler. Je sais bien que moi j'y suis allé au moins cent fois. J'aimais tant ça.

Dans la longue saison d'été tous les deux ou trois ans, tout à coup, du haut de la chaire, était lue une lettre importante : " La visite pastorale de Monseigneur " était annoncée.

Que de joies dans l'âme du troupeau, les enfants allaient être confirmés et être sacrés.... horreur! les petites filles seraient des demoiselles et allaient allonger leurs robes.

Les jeunes de la paroisse qui étaient en voyage, enfouis dans le Vermont allaient revenir pour la Confirmation, ils avaient manqué la dernière. Cet événement important était annoncé comme la visite d'un roi. En effet, n'était-ce pas le Prince de l'Eglise qui venait ?

La vieille église était lavée de haut en bas, tout était remis à neuf pour recevoir dignement le prélat.

Il me souvient que chez nous, comme dans les autres paroisses tout autre travail cessait. Il fallait préparer les routes que devait suivre Mgr dans sa visite, remplir les ornières, herser le chemin l'*émotter*, le *rocher*, le mettre à sable et roulé, uni comme une carte et puis l'on y regardait pas de si près dans ce temps-là. L'on abattait des jeunes érablières entières pour border les routes. Il fallait blanchir les maisons, bâtiments et clôtures et que de détails.

Le grand jour arrivait.

Le carosse qui amenait Mgr de la paroisse voisine était rencontré au loin par les Anciens qui faisaient escorte jusqu'à l'Eglise.

Devant toutes les maisons ceux de la famille qui n'étaient pas à l'église étaient agenouillés. Les mères exposaient leurs petits enfants malades aux bénédictions du Pasteur; les enfants beaux et sains et posant en chérubins; les devantures des maisons étaient couvertes d'images pieuses et Mgr bénissait tout, regardant, heureux cette explosion de foi sincère qui lui faisait tant de bien et qui marquait si hautement son autorité.

Il était bien là vraiment, le roi, dans ce troupeau.

C'était alors ce que j'appelle : l'ARISTOCRATIE DU SACERDOCE.

Aujourd'hui ?

Les mêmes fêtes se célèbrent au milieu de la même population par des princes de la même Eglise et dans la propagation de la même foi.

Cependant le *ton* a changé.

Longtemps d'avance l'évêque a fait annoncer dans la *Presse* sa visite diocésaine, avec l'itinéraire, date, heure, etc.

Ça c'est réglé comme les chars.

Au jour dit, la locomotive apporte dans un cri strident qui déchire l'air la nouvelle que Mgr vient de débarquer. Le curé et son entourage l'emène à l'église et vite au presbytère quelques paroissiens les plus huppés vont faire visite de cérémonie.

Le lendemain, le cérémonial ordinaire, mais aussi rapide ou aussi lent que le permet le premier train qui passe.

Après la collecte pour la cathédrale et la visite des livres de la fabrique, des ornements sacerdotaux du baptistère, etc, notre évêque disparaît.

Il est apparu à la foule dans tous l'éclat de ses ornements. Il a parlé avec moins de familiarité onction que le vieux disparu, mais aussi avec plus d'autorité, plus de verve, plus de mouvements.

Les petits, les jeunes et les vieux se sont agenouillés devant lui, mais je ne trouve pas là la majesté d'autrefois. La *Presse* et la *Patrie* publient tous les portraits de Mgr. " Il a posé comme ci " " il a posé comme ça " " l'élite de la Société l'entourait " " il avait revêtu ses plus riches habits. " On décrira sa croix, sa crosse, sa mitre, jusqu'au chaton de sa bague. Elles le caricatureront, nu tête, en barrette, en mitre. On fera des colonnes de rapports qui ne sont pas lus et la masse du peuple n'aura pas approché de son pasteur.

Mais les grands, les futés, les décorés, enfin tout ce qui est beau, riche et heureux dans notre Société font escorte d'honneur au prince de l'Eglise, qui n'acquiesce pas moins pour cela la plénitude de ses devoirs devant Dieu, je n'en

doute pas, mais devant les hommes, ce n'est plus l'Aristocratie du Sacerdoce comme autrefois. C'est transpositions de mot : LE SACERDOCE ET L'ARISTOCRATIE.

J'aimais mieux autrefois.

TOUT-AINSI.

LES EXEMPTIONS

La majorité des échevins ne brillent pas par le courage dans la discussion des exemptions de taxe. Ils ont d'abord cherché à rejeter toute la responsabilité sur la Législature. Or si la Législature doit décider en dernier ressort quels pouvoirs seront accordés à la ville, il n'en est pas moins vrai que le premier devoir de celle-ci est de définir les pouvoirs qu'elle désire obtenir.

D'autre part l'échevin Ames et autres semblent s'attacher à un projet de compromis. Ils croient pouvoir faire disparaître les abus en laissant subsister le système. Nous avons déjà démontré que les abus sont inhérents au système.

Mais ce qu'il y a de plus réjouissant c'est l'ignorance crasse où la mauvaise foi qui s'étale dans tous les journaux, qui, à la demande de Mgr Bruchési, se sont mis en campagne pour défendre les exemptions.

Nous savons depuis longtemps que nos journalistes ne sont pas forts en économie politique, mais nous croyions qu'ils connaissaient au moins les règles élémentaires de l'arithmétique.

C'était encore une illusion.

Voyez plutôt ce que dit la *Minerve* du 22, en premier Montréal :

Les institutions de charité de notre ville ont ainsi évaluées :

Catholique	\$9,420,000
Protestants	4,438 500

Total.....\$13,848,500

L'impôt de 1 p. c. sur la valeur foncière serait donc de \$13,858.50.

Et la taxe scolaire de 14 p. c., de \$3,464.62.

La taxe d'affaires pour les petites industries destinées à donner un peu d'aide à ces institutions ne donnerait pas assurément plus de \$5,000.

Avec la parfaite EGALITE rêvée par MM. Préfontaine et Ames, nos institutions de charité de toutes dénominations paieraient donc :

Impôt foncier.....	\$13,858,50
Taxes scolaire.....	3,464,62
Taxes d'affaires	5,000,00

Total.....\$22,323,12

Et le rédacteur base là dessus une colonne et plus d'arguties.

Il n'a oublié qu'une chose dans son calcul si méticuleux. Oh ! une bagatelle, un zéro seulement. Mais comme ce zéro vient à la fin, il a son importance. Il aurait démontré au savant docteur, que d'après ses données, la ville devrait recevoir \$223,000 au lieu de \$220,000.

Il est vrai de dire que ces articles viennent en droite ligne de l'évêché et qu'ils ne sont pas l'œuvre de laïques et ridicules.

Les autres raisons invoquées par les partisans des exemptions ne valent pas mieux que leurs chiffres. *La Minerve* cite un rapport de la ville Portland pour prouver que les villes américaines ont un service spécial des pauvres. Ce n'est pas la peine. C'est ce que nous réclamons pour Montréal.

Nous voulons être débarrassés des mendiants et des infirmes qui encomrent nos rues, et qui causent plus d'ennuis encore qu'ils ne coûtent cher.

Nous voulons que les postes de la police ne soient plus transformés en maisons de refuge.

Nous voulons que nos magistrats aient un autre refuge que la prison pour d'honnêtes vieillards ou de pauvres mères de familles.

Nous voulons que la ville fasse intelligemment le travail que les sociétés de St Vincent de Paul sont impuissantes à accomplir.

Et pour cela nous demandons que les maisons de pensions religieuses, que les usines si prospères et si bien outillées des bons religieux contribuent leur part au revenu municipal.

La Minerve prétend gratuitement que les institutions dites de charité ont rendu pour \$217,000 des services l'an dernier. Ce serait encore moins que le montant des exemptions.

Mais, la preuve ?

Pourquoi ces institutions si méritoires refusent-elles d'ouvrir leurs livres, pour justifier leurs droits à être subventionnées? Veut-on nous faire croire que c'est par modestie! Ce n'est pas dans la nature humaine. Nous préférons croire que c'est par crainte du contrôle.

Mais là n'est pas toute la question.

A-t-on songé aux conséquences du principe que l'on invoque pour justifier les exemptions.

On dit:—Les communautés ne doivent pas être taxées parce qu'elles se rendent utiles,

Or, qu'on compare ce raisonnement avec celui des single-taxers par exemple. En voici un exemple :

"The reformers in question hold that it is neither wise nor just to burden industry with taxation, if that can be avoided, and they are very emphatic in declaring that it *can*. You can learn all about their proposed plan by giving any one of them a chance to talk to you. But meantime, they have taken the practical step of petitioning the Ontario Government for an exemption of \$600 on all houses. This ought to meet the approval of all who believe that houses are good things. If they *are* good, people ought to be encouraged to build and beautify them, and one way to encourage them is to remove a portion of the fine now levied on all who own and use houses."

Ne voit-on pas l'analogie.

Si une certaine classe de citoyens ont droit à une exemption parce qu'ils se rendent utiles, tous peuvent réclamer les mêmes privilèges. Si le professeur qui gagne sa vie à l'École des Arts et Métiers a certains privilèges pourquoi l'architecte qui enseigne dans son bureau ou le mécanicien qui forme des apprentis dans son atelier ne prétendraient-ils pas aux mêmes faveurs.

Alors, l'État se trouvant sans revenus, la société retombe dans l'anarchie et les pauvres sont à la merci de ces bonnes institutions de charité

Nous le répétons la seule solution équitable c'est de taxer chacun en proportion de sa richesse, et de récompenser ceux qui servent le public selon les services dont ils peuvent justifier.

Comme le disait si bien M. Joseph Royal l'autre soir—Tout avoir comporte un devoir.

LIBÉRAL.

M. DAVID ET L'UNION

M. L. O. David vient de doter notre littérature d'un nouveau livre: "L'Union des deux Canadas." C'est un ouvrage considérable et qui mérite d'être lu. M. David est un de nos "immortels" et la position qu'il occupe dans le pays donne de l'intérêt à tout ce qu'il écrit. Ayant personnellement connu la plupart des hommes qui ont gouverné sous l'Union, ayant été admis dans l'intimité de plusieurs d'entre eux, il nous trace des portraits très vifs et qui n'ont qu'un défaut—le défaut caractéristique de leur auteur, une indulgence excessive.

L'indulgence est une qualité qui fait honneur au cœur; mais chez l'historien c'est un défaut qui entraîne des conséquences très graves parfois. C'est ce que nous allons voir.

Du reste, plusieurs de ces portraits ne sont pas neufs. On reconnaîtra dans ce volume plus d'une page des "Biographies et Portraits" et de "Mes Contemporains." M. David devrait savoir que ses ouvrages ne s'oublient pas si tôt. Il aurait pu remanier ces pages avec avantage. Mais l'ouvrage porte les traces d'une préparation hâtive. Il y a des négligences qui ne devraient pas se trouver dans un livre de cette nature. Ensuite l'ouvrage n'est pas complet, surtout en ce qui regarde les premières années. Pour bien se rendre compte des luttes de cette époque, il faudra encore recourir au livre de M. Gérin-Lajoie et même à Turcotte, en attendant que nos archives s'enrichissent de la Correspondance officielle qui est à Londres.

Ceci dit, passons au fond.

Un lecteur de l'ouvrage aura peine à reconnaître en M. David un libéral de l'école de Mercier et de Laurier. Ayant à parler des Conservateurs qui gouvernaient, il justifie leurs actes la plupart du temps. Son bon cœur lui fait chercher des excuses pour M. Viger lorsque celui-ci entra

dans le ministère Draper. Il donne constamment tort à Papineau dans ses luttes avec Lafontaine. À plusieurs reprises semble reconnaître que Cartier fut l'héritier politique de Lafontaine. Il déclare que ce sont les libéraux qui ont eu les premiers torts dans la guerre politico-religieuse. Il y a des réserves certes, mais elles n'effacent pas l'impression générale. Lisez plutôt ce passage.

À ce moment même apparaissait sur la scène patriotique l'homme qui devait être le plus redoutable adversaire de la nouvelle école, celui dont le parti reconstruit des Lafontaine et des Morin devait suivre le drapeau victorieux par vingt-cinq ans. Georges Etienne Cartier venait de se faire élire. — 90

Ce n'est pas ainsi que parlait Mercier. Écoutez-le dans sa conférence sur Charles Laberge :

Papineau avait été vingt ans orateur de l'ancienne assemblée; le rôle qu'il avait joué dans le pays avant et pendant la révolution, la réception enthousiaste que ses compatriotes lui avaient faite au retour de l'exil, exigeaient qu'il devint orateur de la nouvelle assemblée, du moment qu'il en franchissait le seuil. Pourquoi n'en fut-il pas? C'est le secret de Lafontaine, qui a manqué en cette occasion de flair politique en faisant nommer M. Morin à un poste que la reconnaissance publique assignait à Papineau; c'était la seule satisfaction que celui-ci devait ambitionner, la seule que le pays pouvait lui donner. Si Papineau eut refusé, Lafontaine du moins eût fait son devoir. Après ce qui s'était passé, Papineau devait diriger ou présider l'assemblée; et, puisque Lafontaine voulait la diriger comme premier ministre, Papineau devait la présider comme orateur.

"Il est impossible aujourd'hui de ne pas voir un ostracisme calculé dans ce fait, puisqu'il a été répété lors de la retraite de Lafontaine, en octobre 1851. Suivant l'usage constitutionnel celui-ci devait suggérer le nom de son successeur, et Hincks et Morin furent appelés par Lord Elgin. C'était dire à Papineau que le pays entendait se passer de ses services à l'avenir; c'était insulter le vieux patriote et avec lui tous ses admirateurs; c'était le forcer à rentrer dans la vie privée; et il le comprit si bien, qu'il refusa la candidature en 1854.

"Ces deux fautes en amenèrent une troisième qui fut fatale au parti libéral: ce fut l'alliance de Morin avec McNab, alliance qui n'était que la conséquence naturelle de l'ostracisme prati-

qué à l'égard d'un homme aussi important que Papineau.

"Lafontaine parti, et Papineau ostracisé, les libéraux se trouvaient avec un chef éminemment honorable, mais sans énergie, d'un tempérament conservateur, avec des tendances contraires aux aspirations de l'époque. Incapable de contrôler les grits avec lesquels ils s'était allié, et n'osant pas imposer sa volonté au conseil législatif.

"Morin vit son ministère succomber. M. Sicotte triomphait. Cependant il ne fut pas appelé. M. Morin, au lieu de se retirer devant le vote hostile de ses amis, fit une alliance monstrueuse avec les torys, qu'il avait combattu toute sa vie. Ce n'était plus un chef libéral, et M. Dorrion qui venait d'être élu à Montréal, devait lui succéder dans la direction du parti que M. Morin abandonnait et dont le nouveau chef accueillait légitimement le programme.

"La division du parti libéral qui fut si funeste au Bas-Canada, et qui a été la cause première de la confédération, est donc due à Lafontaine qui ostracisa Papineau, et à Morin qui tendit la main aux torys. Le vote hostile qui frappa Morin en 1854 n'était pas le résultat d'un changement de programme chez les libéraux, mais était uniquement provoqué par le refus de Morin à accomplir loyalement les réformes au succès desquelles le parti libéral était lié.

"Ce sont des événements que l'on feint de ne pas comprendre en certains quartiers, et qui ont donné naissance au parti libéral-conservateur parti hybride, inconnu dans les autres pays constitutionnels, dont le nom seul est un contre-sens politique, qui est formé des torys et de quelques libéraux devenus réactionnaires, sinon de principe au moins de fait. Le mot libéral n'était conservé que pour mieux cacher la transition; car de ce moment l'on vit Morin et ses adeptes préparer les voies de Sir John et lui abandonner bientôt la direction du nouveau parti. Et quand plus tard la transition se trouva complète, Cartier se déclara ouvertement contre les idées libérales, dont Lafontaine et Papineau avait jeté la riche semence dans le Bas-Canada, et commença cette croisade énergique, sous la forme d'une guerre politico-religieuse, qui a laissée parmi nous tant de regrettables souvenirs, et des traces si difficiles à effacer."

Nous n'intervenons pas dans le débat: nous signalons seulement la contradiction entre M. David et les chefs politiques qu'il a le plus admirés. Il est également en contradiction avec

l'honorable M. Laurier sur la question de la Confédération, qu'il semble encore regretter.

Mais passons.

En parlant de Dorion, M. David dit :

" Sous le rapport de la dignité, de la distinction et de la tournure d'esprit, de l'élévation du caractère et du désintéressement personnel, il était l'héritier naturel et direct des Viger, des Lafontaine et des Morin.

" Il aurait dû être leur successeur, et il le seraient devenu s'il n'avait pas entrepris de porter la responsabilité des exagérations des jeunes gens de *l'Avenir*, et surtout l'impopularité méritée de George Brown.

" Ce fut la grande erreur politique de sa vie.

" Un homme plus actif, plus ambitieux, plus remuant, moins philosophe aurait fini par se débarrasser du manteau de plomb qui l'écrasait. Mais non, Dorion subit son sort fatalement, calme et résigné au milieu des injures, des accusations et des dénonciations qui pleuvaient sur lui, fidèle à ses amis, à ses alliés politiques, ne répudiant rien, acceptant tout en apparence..."

M. David a-t-il réfléchi en traçant ces lignes, qu'il accusait M. Dorion d'avoir sanctionné, d'avoir couvert de son nom et de son prestige une agitation et un programme qu'il n'approuvait pas et partant, qu'il devait considérer comme dangereux pour le pays? C'est une drôle de manière de faire l'éloge d'un homme d'Etat. Dans tous les cas il semble regretter que Dorion ne se soit pas abaissé aux manœuvres qu'il reproche à ses adversaires. Sous ce rapport M. David considère sans doute que M. Laurier est plus digne de son admiration. Et cependant c'est M. David lui-même qui écrit à la page 203 :

" Bien plus coupables sont ceux qui, pour arriver ou rester au pouvoir, adorent ce qu'ils ont brûlé, renient tout un passé de déclarations ardentes, de professions de foi enthousiastes, de dénonciations foudroyantes."

Voici un autre passage du livre, qui paraît une malice à l'adresse du Premier-Ministre. Parlant de sir Etienne Taché, l'auteur dit :

" Sa vie fut mouvementée, et, offre, comme celle de sir George Etienne Cartier, et un exemple frappant de l'efficacité des procédés suggérés par Lord Durham pour amener insensiblement les

chefs du Bas-Canada à adopter une politique anglaise.

" Le chef le plus actif de l'insurrection de 1837, dans le district de Québec, mourait chargé d'honneurs, après avoir attaché son nom, comme premier-ministre, à une constitution essentiellement anglaise, après avoir déclaré que le dernier coup de canon tiré en Amérique en faveur de l'Angleterre, le serait par une main canadienne-française."

Cent pages sur trois cents sont consacrés aux débats sur la confédération que M. David n'approuve pas; et il nous annonce un autre volume sur " les résultats pratiques de la Confédération." " On verra, dit-il, jusqu'à quel point les craintes de ceux qui l'ont combattue ont été justifiées." La présence de M. Laurier ne rassure pas notre auteur évidemment.

" L'Union des Canadas" est du reste écrit dans ce style facile, chaud et imagé qui est l'apanage de l'auteur des " Patriotes de 1837-38." Mais, encore une fois, il faudrait plus de vigueur et plus d'unité dans les idées.

TÉLES FAURE.

La franc-maçonnerie rentrerait-elle en faveur à Rome? Le Pape vient de décider qu'aux Etats-Unis les francs-maçons qui ne se seront pas autrement rendus indignes pourront être inhumés en terre sainte. Ailleurs c'est pas pareil. Ces Américains, ils ont toutes les chances.

Mgr Bruchési dit que les presbytères sont les maisons des pauvres. Nous voyons d'ici un pauvre canayen allant s'installer dans le grand salon du presbytère du Sacré-Coeur, par exemple.

CONFIANCE MERITEE

Le confiance que tout le monde a dans l'efficacité du BAUME RHUMAL est bien justifiée par les nombreuses cures qu'il opère chaque jour, 25c partout.

141

A TRAVERS LES JOURNAUX

Parlant du départ d'une religieuse de St-Jean le *Canada-Français* dit :

" Ce départ a péniblement affecté tous ceux qui connaissaient la digne religieuse, et principalement les nombreux enfants qui étaient confiés à sa maternelle et vigilante direction. Mais elle nous a donné l'exemple de l'obéissance soumise, nous montrant une fois de plus que la vie n'est qu'un passage, une halte momentanée que nous devons rompre sans murmurer aussitôt qu'un avis d'en haut vient nous appeler à d'autres destinées, fussent-elles pour nous tout à fait mystérieuses. "

Il ne manque que la signature de Jean Badreux à cette touchante homélie.

La *Minerve* accuse M. Gaston de Montigny d'un crime atroce, le lampicide. Qu'on lise plutôt ce rapport, imprimé sous le titre de " Malveillance " :

" Les deux jeunes colons étaient partis pour les Seize-Iles, où ils attendaient des provisions de Montréal. Avant de partir, M. Gaston de Montigny éteignit avec de l'eau le feu dans le poêle, tua les deux lampes et ferma les portes à double tour. Deux heures après, en traversant le bois qui s'étend jusqu'à leur habitation, les deux frères entendirent les détonations dans la direction du lac. Croyant entendre les explosions de dynamite pour la construction du chemin de fer, ils n'y prêtèrent pas autrement attention, mais quelques arpents plus loin, des flammes qui s'élevaient dans la direction de leur chalet, leur firent comprendre que les explosions entendues étaient celles des cartouches laissées chez eux.

" Les deux jeunes gens arrivèrent chez eux pour voir s'effondrer les murailles de leur habitation. "

**

La *Presse* tient à ses tireuses de cartes. A propos de la bataille de Corbett elle nous donne deux colonnes de prédictions d'un astrologue quelconque.

Qu'en pense Mgr. Bruchesi.

M. de Labriole a bien voulu déclarer charitablement à un rédacteur de la Gazette que les journaux canadiens étaient bien faits. Le même jour paraissait dans le *Monde-Illustré*, notre incomparable journal littéraire, le chef-d'œuvre suivant (reproduction non interdite) : —

Sur le sol endurci déjà par l'aquilon,
Plus d'émeraude en fleurs, plus de vert lièron ;
Adieu blonds nids d'amours, doux foyers de ra-
[mages,
Adieu nos rêves d'or sous les riants bocages ;
Voici venir Novembre en son manteau de deuil.
La nature agonise en son vivant cercueil,
Les arbres dépouillés de leur verte ramure,
Semblent de vieux héros mourant d'une blessure
Leurs bras nus dans les airs s'agitent en pleu-
[rant.

Et leur sifflements rauque et leur cri déchirant
Jettent l'effroi dans l'âme inquiète et pensive.
Le soleil des beaux jours avec sa lueur vive
Ne daigne plus sourire et se cache là-bas,
Derrière l'horizon grisâtre de frimas.
Le ciel jadis d'azur est chargé de nuages,
Et le souffle du Nord, grande voix des orages,
Semble un funèbre glas qui pleure amèrement
La mort de la nature et son affaissement.
Mais d'autres glas aussi font entendre leurs
[plaintes

Ils ravivent toujours les cruelles empreintes
Qu'a faite la souffrance en passant dans nos
[cœurs.
Leur morne tintement réveille nos douleurs
Car dans ce rude accent du vieux bronze qui
[pleure
On distingue toujours une voix qui se meure,
Une voix d'outre-tombe un bruit vague et con-
(fus,
Demandant de prier pour ceux qui ne sont plus.

L'aquilon qui endureit !

L'émeraude en fleurs !!

Le vivant cercueil !!!

Les bras qui pleurent, sifflent et crient !!!!

Peut-être M. de Labriole va-t-il trouver qu'il y a là une licence quelque peu exagérée.

Mais lorsqu'il parlait des journaux canadiens il savait peut-être que le *Monde Illustré* est sous la direction d'un Français " homme de lettres " gros comme le bras.

RIGOLO.

EN MER

I

Il y a deux ans, un soir qu'à bord du *Melbourne*, en plein Océan Indien, j'essayais un tour de valse avec la femme d'un ingénieur anglais de l'île de Ceylan, des cris d'enfants montèrent de la claire-voie.

Ma danseuse aussitôt s'arrêta, pâlit, puis se précipita dans l'escalier des premières.

Cinq minutes après, elle me rejoignait en s'excusant.

— J'avais cru reconnaître la voix de mon baby il dort!

Une réaction l'empourprait.

— Vous comprenez, ajouta-t-elle, c'est que j'ai toujours peur de le voir tomber malade.... J'en ai déjà perdu deux en mer...., les deux premiers....

Ses yeux se mouillaient, elle les essuya, et, jolie de courago, bien Anglo Saxonne, reprit mon bras aux premiers accords du piano.

— Cette fois, monsieur le Français, vous irez en mesure, j'espère?....

Il me revenait dix mois après, le souvenir de cette valse.

Je rentrais en France. Comme nous quittions Saigon, le médecin du paquebot me présenta à une nouvelle passagère, jeune femme simplement mise, l'air maladif, qui berçait entre ses bras un enfant pâle aux yeux fiévreux.

— Mme Marty....

Je m'inclinai, tâchant de me rappeler quelque chose du mari un aide-commissaire de la marine que j'avais rencontré lors de mon premier voyage en Extrême-Orient, et après les banalités d'usage, je caressai l'enfant, m'étonnant que, si grand, on le portât encore.

— Quel âge a-t-il, demandai-je.

— Trois ans passés, monsieur, mais il ne les paraît pas, le pauvre chéri.... Vous savez, il est né là-bas....!

Et du menton, avec une rancune dans la voix et dans l'œil, la mère désignait la rive lamentable et plate dont les palétuviers défilaient sous le cuisant soleil, le long du fleuve boueux.

— Jusqu'à l'année dernière, reprit-elle, il allait bien, puis il a eu la dyssenterie du pays. Nous l'avons guéri, sans qu'il ait jamais pu se remettre. Il ne souffre pas, ne se plaint pas, mais il est sans forces, sans goût à rien.... L'anémie.... Aujourd'hui le voilà tout triste de quitter à la fois son père et sa bonne chinoise, son *amah*.... Allons, Henri, fais risette.... Mon chéri, sois mignon....!

Elle lui tournait la tête vers moi, le baisait... Le petit, cependant, restait indifférent sous ma caresse, et ses grands yeux nostalgiques n'avaient même pas une curiosité, de grands yeux précoces qui flambaient dans sa figure ratatinée, couleur de beurre. Alors je me rappelai deux ou trois câlineries que j'avais entendu dire aux nourrices en Chine. Immédiatement le petit bonhomme me fixa, les lèvres entr'ouvertes, comme pour un sourire, et me laissa le chatouiller de sa menotte à son petit cou, si mince.

Mme Marty continua. Dans sa voix on devinait le cœur prêt à crever.

— Il comprend mieux l'anamite et le chinois que le français....! Que voulez-vous? J'étais malade, malade, moi aussi; le père était à son bureau, et souvent, il n'y avait que les *boys* et que l'*amah* pour l'amuser.... J'aurais dû l'amener plus tôt en France, les médecins me le disaient bien; seulement, mon mari craignait pour lui et pour moi le régime d'un transport de l'État, et il a fallu attendre le retour du gouverneur pour obtenir la faveur d'un passage sur un paquebot des *Messageries*....

Puis, tout à coup, avec un regard apeuré sur l'eau courante, nous approchions de l'embouchure du fleuve.

— Ah! pourvu qu'il puisse arriver à Marseille....!

II

J'ai toujours aimé les enfants; non pas, peut-être, les tout petits, encore emmaillotés, qui traduisent en glapissements leurs premières sensation et dont les doux yeux hébétés s'émerveillent des choses (un instinct maternel peut seul affectionner ces ambryons où l'humanité rapetissée

paraît plus laide que nature,) mais les petits êtres déjà grandelelets, dont l'intelligence curieuse et le bruyant babil sont de la vie sensible, amusante à voir vivre. Et à bord, ceux-là, je les adore. La mer, qui les fait paraître plus frêles, les rend plus précieux en mettant plus de choses dans leurs prunelles claires. Ils y prennent aussi des airs de bêtes élevées en liberté, et, davantage eux-mêmes, s'embellissent comme s'ils empruntaient une grâce nouvelle à leur quasi-solitude, à la grandeur du large, à la complication des machines.

Sur les steamers des *Messageries maritimes*, il faut les voir au déjeuner et au dîner. Pour que les mères puissent y assister, les femmes de chambre servent le repas des passagers avant qu'on sonne celui des parents. Elles les réunissent dans la batterie, près du salon, et du haut du pont, par la claire-voie, on admire ce petit monde se gavant avec tapage. Des fillettes s'efforcent d'être graves, des garçons se maquillent avec de la confiture, des caractères se révèlent devant les sauces; et les mamans qui rivaliseront tantôt de coquetterie, rivalisent de tendresse autour de la table où la jolie bande trouve le moyen de manger, de rire, de pleurer et de jouer tout à la fois....

C'est là que, le lendemain, je découvris Mme Marty derrière son fils dont elle brassait le potage. Je la saluai; elle me répondit d'un geste triste qui montrait l'enfant. Seul, il ne riait pas, ne jouait pas, ne mangeait pas, jaune comme la veille, ses grands yeux perdus, et c'était effrayant de le voir si tranquille, si propre dans ce bruit et ce barbouillage, avec sa serviette au cou, — sa serviette rigide encore des p. is de la malle, si bien que d'en haut je distinguais la vignette imprimée et l'inscription du liséré :

Bébé est bien sage.

Il était trop sage, Bébé !

La traversée se continua par des houles, par des mers bleues ou vertes que la lune violetait et que lamaient des phosphorences, le long des flancs du vapeur. L'étroite voie du bord me mé-

laient dix-sept heures sur vingt-quatre à la vie de la mère et de l'enfant, me faisait leur ami.

— Allons, un *ts'in ichin* ! disais-je à Henri le matin.

Il joignit ses deux pauvres menottes couleur de cire, et, tâchant de m'imiter, me rendait le salut chinois. Ensuite, j'essayais de le distraire. Mme Marty avait une malle pleine de joujoux dont nous emplissions son tablier; ou bien je l'emportais en avant, devant les cages des bêtes, mais ni les jouets, ni les grimaces des singes, ni les criailles des perruches ne l'amusaient. Tout de suite las, il disait : " *Toi* " — " *Toi* " c'était son " *asscz* " à lui; — et il ne riait pas, la face étrangement vieille quand se fermaient ses yeux élargis de fièvre. La mère non plus ne riait jamais.

Après Singapour, le docteur commença à l'aller voir deux fois par jour. Le soir, à dix heures, il y retournait, quittant son whist au premier coup de la cloche. Je lisais près des joueurs, dans le salon, et je l'entendais derrière la mince cloison d'une cabine voisine, objurguer Henri pour lui faire avaler sa potion. L'amertume des drogues arrachait des pleurs à l'enfant.

— Mama!.... mama!.... criait-il désespéré.

Alors Mme Marty, d'une voix brisée, le calmait en le soutenant sur ses coussins, tandis que le docteur tâchait de vider sa petite cuiller entre les lèvres crispées du malade.

— Mon mignon!... mon mignon!... Je t'en supplie!...

Oh! la douleur de ce "je t'en supplie!" l'angoisse de cette prière de martyre! Chaque fois, elles m'étreignaient, et quand le médecin revenait, ne répondant à mon coup d'œil que ces mots : " Il m'inquiète, " puis demandant où en était la partie, je ne pouvais tout de suite me remettre à mon livre. Un moment encore, j'épiais le bruit des caresses dont la mère rendormait son petit

C'était un chu hotement, une coulée de baisers très longue; ensuite, le silence retombait. Dans le salon, on n'entendait que les rares *marj* monnements des joueurs : je regardais l'imposte

de la cabine de Mme Marty, la lueur de veilleuse jaunissant le grillage de ventilation ; et la plainte lointaine dont l'eau battait la muraille, sous les sabords, semblait être un sanglots rauque.

.....
 Les jours passaient, cependant, dans la monotonie des soleils, avec l'incidence rare d'un navire minuscule glissant à l'horizon, et qu'on suivait à la lorgnette, ou d'une bande de marsouins s'entêtant à lutter avec le paquebot. On se précipitait sur la lisse pour les voir, les parties de palet s'arrêtaient, mais Mme Marty n'était pas groupe des curieux, n'arrêtait pas sa veille de jour et de nuit, ne vivait que de son angoisse. A l'escale de Colombo, elle ne descendit pas à terre ; deux jours, elle parut pas à table, et, un matin, durant le déjeuner, on l'entendit tout à coup pousser un grand cri qui fit froid à tout le monde. Un garçon tirait le médecin par sa manche.

— Si monsieur le docteur veut venir, je crois bien que le petit du No 16 a passé...

Le médecin se leva, disparut dans la cabine No 16, et les convives qui parlaient encore baissèrent la voix.

III

— Têchez donc de lui faire comprendre...

On me poussait dans la cabine. Je descendais du pont, je sortais du soleil, et pourtant ils m'éblouirent, les deux ternes flambeaux brûlant dans les verrines amarrées sur la toilette.

Le petit cadavre était étendu sur la couchette inférieure, sous le hublot, perpendiculairement, au pied de la couchette maternelle. La tête n'était plus jaune à présent : il avait fallu la lueur des bougies, la lueur rougie par le grand jour, — il avait fallu la mort pour lui rendre ses couleurs d'enfant !

Mme Marty debout, l'œil sec, les dents serrées ne me reconnut pas. A coups de ciseaux fiévreux elle détachait toutes les fleurs artificielles cousue à ses chapeaux, les disposait à mesure autour de son fils, et jetait la capote dépouillée sur son lit. De la porte, on eût dit l'atelier d'une

modiste travaillant encore à l'aube pour une commande pressée. Je marchai sur quelque chose, un mouton mécanique qui fit "bééé," et la mère, réveillée en sursaut, regarda l'enfant comme s'attendant à lui voir, ou son bien connu du jouet, rouvrir ses chers grands yeux. Mais elle ne vibra point, l'ombre des cils sur la joue et je me souvins de mon ambassade. Je pris les mains de ma voisine.

— Ah ! m'interrompit-elle aussitôt, vous, au moins, vous êtes bon... N'est-ce pas que vous empêcherez qu'on ne jette mon Henri à la mer ? Je veux l'enterrer moi-même... Je vous en supplie....!

C'était son mot à l'enfant quand il répugnait aux remèdes, le même son de voix, la même prière éperdue, et, le cœur me manquant pour parler, pour la convaincre de la triste nécessité de l'immersion, je me penchai vers le hublot, fermé à cause des embruns.

Je tirai le rideau de serge verte : ce soleil, ce reflet d'eau lumineuse faisaient les bougies trop navrantes. Mais la mère me repoussa, les yeux fous, hagards, et, soudain, je compris, en voyant que le rideau, en tamisant le jour, verdissait horriblement le pauvre cadavre.

Elle rouvrit, puis se tordant les bras :

" Je ne veux pas ! je ne veux pas !... Non !... non !... pas dans l'eau !... "

Elle se redressait, me montrait lt large, glauque à travers la vitre, et l'œil dilaté d'horreur, l'oreille tendue, elle écoutait la mer qui, avec un rire monotone, léchait les tôles sous le sabord.

J'allais rejoindre le commandant et le commissaire, à qui je dis ma visite.

Les deux officiers tinrent conseil, hésitèrent, mais comme des cris arrivaient jusqu'à eux, des cris terribles, ils firent enfin venir le maître-charpentier et lui ordonnèrent de fabriquer un cercueil. Seulement, comme la chaleur était très forte, on décida que jusqu'au prochain port, où la mère l'enterrait, ce cercueil reposerait dans la mâture.

J'assistai à l'ensevelissement ; je maintins Mme Marty tandis qu'on clouait le couvercle, quelque feuilles d'étain, anciennes enveloppes de boîtes de conserve.

On emporta la petite bière, et, tout le jour et les jours suivants, la misérable femme demeura au pied du mât, l'œil sur la hune, où le cerneil de son fils se berçait dans la brise, ses parois de métal s'éclairant à mesure que montait le soleil, puis s'éteignant d'heure en heure, jusqu'à la nuit. La veille de l'arrivée à Aden, des oiseaux chassés par la mousson s'y abattirent au crépuscule. La pauvre femme regardait frémir leurs formes blanches et les enviait.

Le lendemain, le premier canot, celui de la poste, la reçut avec son léger fardeau. Elle s'assit, la bière sur ses genoux, ses lèvres sur le couvercle. Elle parlait tout bas. Nous accostâmes à Steamer-Point.

J'offris de la conduire au cimetière, mais elle refusa de la tête et s'en alla toute seule, noire sous le soleil implacable, avec, dans ses bras, la pauvre caisse dont le fer-blanc miroitait.

Le lendemain, comme on allait partir, elle reparut, remplie de poussière et conduite par un policeman. Tant que les rochers d'Aden furent en vue, elle les regarda, s'emplissant les prunelles du spectacle de leur désolation aride sous le monotone indigo d'un ciel artificiel ; puis elle s'enferma dans sa cabine et on ne l'aperçut point jusqu'à Marseille.

Mais, du salon, le soir, je l'entendais remuer les joujoux de l'enfant perdu, faire chanter les polichinelles et bêler les moutons mécaniques. Elle s'entretenait longtemps avec eux, les baisait, et, pour mieux s'en faire comprendre, s'essayait à prononcer les mots annamites que leur disait son fils.

PAUL BONNETAIN.

IL A ACCOMPLI DES MERVEILLES

Le BAUME RHUMAL soulage immédiatement et guérit promptement les poitrinaires 139

REPUTATION NON SURFAITE

Le BAUME RHUMAL est maintenant le remède le plus en vogue contre les rhumes obstinés, et sa réputation n'est point surfaite.

Le Guillotine par Persuasion

(La scène se passe en province, dans une petite ville du midi.)

Un employé de la préfecture a été nommé membre du jury.

Dans sa session, on juge un homme accusé de dix-sept meurtres, sans compter la petite musique des viols, effractions et vols.

Il est condamné à mort.

En rentrant au logis l'employé-juré se dit :

— Voici une excellente occasion de rendre les dîners que j'ai reçus.

Aussi, le moment arrivé, écrit-il à ses amis ;
 " Nous guillotinons Saint-Phar jeudi ; venez donc me demander à déjeuner ; j'ai trois fenêtres sur la place et un rare cordon bleu. — Nous verrons à rire un peu. "

Au jour dit, tous les amis sont au rendez-vous de l'employé, qui a aussi invité son chef de division, homme influent qui le protège.

Comme aucune exécution publique n'a eu lieu depuis cinquante années dans la ville, on a négligé le personnel de l'exécution.

Le bourreau est un vieillard débile.

Son premier aide a quitté cette terre.

Le second valet relève d'une longue maladie qui l'a laissé sans forces.

Si le condamné, qui est un hercule, n'y met pas un peu de bonne volonté, la justice des hommes sera difficilement satisfaite.

Au moment du dessert, arrive de la prison cette terrifiante nouvelle :

— Saint-Phar ne veut pas se laisser taquiner.

Désespoir des invités qui s'écrient en chœur :

— Voici notre petite fête gâtée ! On ne peut plus compter sur rien.

Le chef de division fronce le sourcil.

Son subordonné, qui voit son avancement compromis, fait de vains efforts pour calmer le mécontentement de ce personnage influent.

Enfin, il se résout à un grand moyen.

— Je connais un peu Saint-Phar, dit-il, je vais aller lui faire entendre raison.

Il se rend à la prison, et pénètre dans la cellule du condamné.

Le dialogue suivant s'établit :

Le tentateur. — Eh bien ! qu'est-ce que tous ces menteurs-là me disent ? (*Lui tapant la joue.*) Que tu ne veux pas te laisser guil-lotiner ?

Saint-Phar, *sèchement*. — Non.

Le tentateur. — La raison, s'il vous plaît.

Saint-Phar, *d'un ton froissé*. — On me prévient au dernier moment.

Le tentateur. — Quoi au dernier moment ! Toute la nuit tu as entendu des coups de marteau qui t'empêchaient de dormir : cela ne t'a pas intrigué ? Tu n'as pas eu la curiosité de te dire : " Qu'est-ce que c'est ? " Eh bien ! c'était la petite machine que l'on te dressait sur la place Bourdaillard, dont le marché est remis à demain à cause de toi. (*Avec reproche*) Et tu attends à la dernière heure pour faire le capricieux Allons ! viens, grand enfant !

Saint-Phar, *incébranable*. — Non.

Le tentateur, *surpris*. — Mais, malheureux ! tout le monde est arrivé ! La magistrature, le clergé, le peuple, les soldats qui vont te faire la haie comme pour l'Empereur, chacun est en place... On n'attend plus que toi... (*Insistant*) On n'attend plus que toi un-i-que-ment.

Saint-Phar. — J'ai de la méfiance.

Le tentateur, *vivement*. — Tiens ! tu connais ce bon M. de Puisee, ce vieux noble qui n'était pas sorti de chez lui depuis le départ des Bourbons et qui avait juré de ne plus quitter la chambre ? [*D'un accent de triomphe.*] Eh bien ! il est là !... Pour qui ? je te le demande, gros vilain. (*Souriant.*) Pour toi, pour son petit Saint-Phar.. Allons, viens par politesse pour M. de Puisee.

Saint-Phar, *brutalement*. — Il ne m'a pas été présenté... Non.

Le tentateur, *d'un ton dédaigneux*. — Moi qui te croyais bien élevé ? [*S'écriant tout à coup.*] Ah ! je devine ! [*Le prenant à l'écart*] Ne rougis pas de te confier à un ami. Est-ce l'argent qui t'arrête, hein ? [*Bas à l'oreille.*] Tous les frais sont payés : c'est l'Etat qui te régale.

Saint-Phar, *fier*. — Je ne demande pas l'aumône.

Le tentateur. — Oh ! de la susceptibilité, à présent ! Si tous les fonctionnaires étaient susceptibles comme toi pour leurs traitements, où

en serait le gouvernement, hein ? Réponds, je te prie... Allons, viens vite ; je crains à tout moment qu'on ne s'aperçoive de ton absence.

Saint-Phar. — Non, j'ai de la méfiance.

Le tentateur, *sevèrement*. — Tu n'es qu'un ingrat envers le ciel ! (*S'écouillant.*) Quoi ! tous les jours, au fond de la Californie, à Java, au Brésil, il y a des pauvres diables qui sont malades, impotents, qui ne peuvent se traîner, et ils n'ont qu'un seul désir, ils ne forment que ce seul vœu ;

Ah ! que je voudrais donc mourir dans ma belle et douce patrie !

(*Eclatant.*) Toi, te voilà dans ta ville natale, au milieu de tous tes compatriotes ! Mais dis-moi donc un peu ce qu'il te faut de plus ? gourmand !!!

Saint-Phar. — Possible !... Mais j'ai de la méfiance.

Le tentateur. — Voyons, ne fais pas le fou, raisonnons un peu... Sois franc : avant d'être pris, tu ne vivais pas tranquille... Tu avais des remords Tu te disais : " Si on me pince, on me fourrera en prison, j'irai au tribunal, où les juges me diront mille choses désagréables, — des personnalités même " Bien, très bien, tu raisonnais juste. Mais aujourd'hui tout cela est passé, le plus difficile est fait... Il ne t'en reste plus que pour cinq minutes à peine... et tu hésites ? Je ne te comprends pas. Avec ça que c'est amusant, la prison... et surtout bon pour la santé, que tu es jaune comme un coing ! (*Avec intérêt.*) Viens... au moins tu prendras l'air, ça te fera passer un instant.

Saint-Phar. — Oon, je suis casanier.

Le tentateur. — Sans parler de monsieur le Bourreau qui, depuis ce matin, te graissote ton petit meuble... des prévenances comme pour un fils, le cher homme ! C'est, entre vous, les premiers rapports, et tu le dédaignes ? [*Sérieux*] Un ennemi que tu te fais ! Prends garde !

Saint-Phar. — Je n'aime pas les nouveaux visages ; le sien est triste.

Le tentateur. — Crois-tu qu'il soit bien gai par état ? Jadis il avait au moins la roue pour son amusement, et on la lui a retirée ! Si on lui

doyait le choix, il préférerait un voyage en Suisse, sois-en bien certain.... Voyons, te décides-tu ?

Saint-Phar. — Non, j'ai de la méfiance.

Le tentateur. — Sans te parler de moi-même qui ai répondu de toi à douze amis qui me sont venus exprès de la campagne. Si tu crois que je te meus, envoie demander ; leurs carrioles sont encore dans ma cour.

Saint-Phar. — Non, j'ai de la méfiance.

Le tentateur, *avec prière* — Sois gentil pour moi, un ancien compagnon de pension. Nous n'avons pas suivi la même carrière.... Toi, te voilà arrivé!.... Ne fais pas le parvenu avec moi.... Je suis un pauvre fonctionnaire avec femme et enfants. Mon chef de division est là qui attend chez moi ; j'ai besoin d'avancement ; fais cela pour moi, je te prie, mon petit Phar. [*D'un ton de reproche.*] Je suis ton juré, tu es mon premier guillotiné ; étrenne-moi de bonne grâce, que diable ! (*Avec conviction.*) Comme juré je t'ai condamné à mort. J'ai fait mon devoir. Maintenant, à toi de faire le tien... Chacun a sa mission dans la société.

Saint-Phar. — Non, j'ai de la méfiance.

Le tentateur. — Un bon conseil en passant. Tu ne veux pas aujourd'hui..... soit!..... mais on fera venir l'exécuteur d'à côté, et ce sera pour demain.... Réponds : est-il dans l'usage de vous guillotiner le lendemain de l'exécution ? Non, c'est un ordre, un ordre établi... Alors, sais-tu ce qu'on pensera de toi ? On dira : "Allons, bien, encore un promoteur de troubles !" Tu vois que tu te compromets à plaisir !

Saint-Phar. — Je ris du "qu'en dira-t-on !"

Le tentateur, *après un instant de réflexion*. — Tiens, Saint-Phar, je suis très observateur, moi ! Veux-tu que je te dise ?.... Tu ne l'avoueras pas, mais cette résistance ne vient pas de toi... On t'a monté la tête.... Tu te fais un monstre de la chose. Au fond, qu'est-ce ? Un rien, une simple formalité.... Examinons un peu ensemble ; d'abord tu te garnis d'un bon déjeuner. (*Souriant*) Est-ce bien difficile, hein ?.... Puis on te rafraîchit prestement la chevelure, c'est hygiénique, et cela te rajeunit. Ensuite, tu t'en vas tranquillement en voiture. (*Instant*) En voiture, mon très bon, en voiture ! Durant le trajet, tu causes de choses et d'autres avec le prêtre, et le temps se passe en un clin d'œil... A l'arrivée on vient à ta rencontre, on t'ouvre la porte, on te tend les bras ; tout le monde est à ta disposition !.... Tu montes un escalier très

doux, un étage, un seul étage ! Tout au plus 'un petit entresol.... Tu salues et.... le temps-re-tourner-la tête.... prrrrou ! c'est fini ! (*Souriant*) Et tout le monde s'n va content.

Saint-Phar. — Tout le monde, tout le monde ! ça vous plaît de dire ! Je....

Le tentateur, *l'interrompant*. — Ne parlons pas tout les deux à la fois, s'il te plaît. Je suis sérieux. Donc, si tu ne veux pas aujourd'hui, ce sera demain.... D'abord, demain, c'est un vendredi, un vilain jour qui te portera malheur ! Demain, mes enfants seront retournés au collège ; demain on sera indisposé contre toi, on ira à ses affaires, et tu n'auras pas un chat à ton exécution. C'est donc flatteur, ça ?

Saint-Phar. — Je ne cherche pas la popularité.

Le tentateur. — Et mes douze amis qui sont venus de la campagne ? Est-ce que tu vas me les laisser sur le dos jusqu'à demain ? Où veux-tu les loger ? Mets-toi un peu à ma place.

Saint-Phar, *vivement*. — Avec plaisir. Prenez la mienne.

Le tentateur, *heureux*. — Ah ! farceur ! De l'esprit, maintenant ! Je savais bien que tu voulais seulement me donner un peu de tablature ! [*D'un ton confidentiel*] Entre nous, tu sais aussi bien que moi à qui ton obéissance fera plaisir. C'est l'Empereur qui l'ordonne.

Saint-Phar, *avec l'accent d'un vif reproche*. — mais ce n'est pas dans ce but que j'ai voté pour lui.

Le tentateur, *vivement* — Ah ! comme je te prends là ? Je savais bien que tu n'étais pas logique. Qui te l'a demandé, cet Empereur ? Personne. Les élections étaient libres ; on ne t'a pas influencé. Tu as dit : "Oui, je le veux, donne-le moi." Tu t'es même conformé aux textes saints qui disent :

Elegite ex vobis meliorem quem vobis placuerit, et ponite eum super solium....

C'est donc le souverain de ton cœur, l'Empereur de ton goût... Il le sait, et crac ! à la première chose qu'il te demande, tu lui refuses !

Alors, sais-tu ce qu'il dira, tout surpris, le sur l'oreiller, en causant avec sa dame ? Il dira : Tiens ! Je croyais que Saint-Phar était de mon bord !!!

A cette perspective, le condamné se lève d'un seul bond ; une violente émotion t'ai coupe la parole ; mais par ses gestes, il fait comprendre qu'il est résigné à tout.

Dix minutes après, le chef de division, satisfait, disait à son employé tout radieux :

— En vérité, mon cher, votre petite fête était charmante et complète ! EUGENE CHAVETTE.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago.

PERTE DE LA VOIX
 Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Scientific American
 Agency for
PATENTS
 CAVEATS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest Bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Specimens free mailed. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00
 per year \$1.00 six months. Address MUNN & CO.
 Publishers, 361 Broadway, New York City.

Who can think
 of some simple
 thing to patent?
 Protect your ideas; they may bring you wealth.
 Write JOHN WILDERBURN & CO., Patent Attor-
 neys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer
 and list of two hundred inventions wanted.